

troupe, Foot-Dick répétait avec cette insistance de bon pochard, cette phrase qui remplissait son cœur d'une joie pleine :

— J'ai tout le peuple et la bourgeoisie pour moi... Seulement, l'aristocratie est furieuse !

Dans la très douce satisfaction qu'il éprouvait à savourer ce qu'il appelait "sa vengeance", comme bien on pense, il n'avait eu garde d'oublier celui qu'il appelait toujours : "Monsieur mon frère". Et ainsi qu'à tous les membres proches ou éloignés de la famille, des invitations avaient été adressées.

De grandes cartes sur bristol coloré, avec un clown cabriolant dans un coin, et dans l'autre le tortil du baronnet.

"Le Très Honorable Sir Richard Barclay (Foot-Dick) a l'honneur de vous inviter à ses débuts qui auront lieu le... au Grand-Cirque.

"R. S. V. P."

Le duc de Clayfton n'avait pas assisté aux débuts de son cadet, on en était sûr à l'avance, il avait même traversé le détroit, mettant la Manche entre lui et ce scandale. Mais tous les journaux anglais et français avaient rendu compte de l'incident. Et le noble lord ne pouvait plus ouvrir une feuille quelconque sans y être poursuivi par le nom à la fois exécré et flamboyant de Foot Dick.

Disons même que son cadet ne se lassait pas de lui faire adresser quotidiennement toutes les feuilles où il était question de lui.

Le duc faillit même en mourir. Ces successives colères lui donnèrent une terrible jaunisse qui l'amena aux portes du tombeau.

Mais pendant ce temps, le succès du nouveau clown allait grandissant. Il gagnait un argent fou. Son directeur lui avait fait signer un engagement à des conditions mirobolantes... avec trois, quatre et cinq mois de congé pendant les lesquels Foot-Dick avait le droit d'aller donner des représentations sur le continent.

Tout eût été pour le mieux dans le meilleur des mondes, car le proverbe le dit bien, "il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens", et un bon clown est un véritable artiste, — tout eût été des mieux si Foot-Dick ne s'était laissé glisser sur la pente d'un effréné pochardisme.

Cinq ou six fois par semaine, il s'administrerait des culottes complètes, qui faisait de ce être intelligent, spirituel et charmant, une véritable brute.

C'était un odieux vice dont il ne pouvait parvenir à se défaire, qui aurait dû lui attirer une foule de désagréables histoires.

Mais la police anglaise est paternelle pour les pochards, et Foot-Dick était devenu si fortement populaire qu'on lui passait bien des choses.

— C'est encore Foot-Dick, — disaient les policemen, — il faut le laisser faire, le laisser passer.

Et après une nuit couchée au poste, on le renvoyait le lendemain après une paternelle admonestation du coroner.

Malheureusement, à l'ivresse, était venu s'adjoindre un autre vice, plus dangereux peut-être que le premier.

Foot-Dick s'était pris d'une passion pour la dame de pique. Et dans les tripots indignes, tout aussi bien que dans des cercles corrects, qui fourmillent à Londres, il jouait au poker, ce jeu américain à la fois si captivant et si dangereux.

Et c'étaient de continuelles alternatives de pertes et de gains, les premières dépassant de beaucoup, naturellement, les seconds, car au jeu, on finit toujours par perdre. Mais on a beau toujours prophétiser cette inéluctable conclusion à tous les joueurs, ils ne veulent jamais vous croire, et la ruine des uns n'a jamais guéri l'intraitable passion des autres.

Cependant, possédant d'un côté un majorat de douze mille cinq cents francs de rentes, de l'autre touchant chaque mois des émoluments assez élevés, notre pauvre ami n'aurait jamais dû connaître la gêne. Mais un joueur représente, sans nulle exagération, le tonneau des Danaïdes, et Foot-Dick, après avoir perdu au poker jusqu'à la raclure de ses poches, se trouvait dans l'absolue nécessité de venir humblement demander une avance à son directeur.

Le lendemain de ces désastreuses parties le baronnet ne manquait jamais de se répéter, à part lui, cette même phrase :

— Si mon noble frère pouvait me voir en ce lamentable état, comme il serait enchanté.

Foot-Dick se trompait. Lord Lifford était parfaitement tenu au courant des hauts et des bas de l'existence de son cadet. Rien de ce que pouvait faire celui-ci ne lui demeurait étranger.

C'est au milieu de cette existence très peu recommandable à coup sûr, allant des grogs et des cocktails à la dame de pique, que lui était tombée sur les bras cette petite fille qui n'avait plus que lui pour protecteur au monde.

Mon Dieu ! la bonté de son cœur ne lui conseillait certainement pas de se refuser d'accepter cette responsabilité si lourde ; mais si, dans les premiers temps, et durant surtout la cruelle maladie de l'enfant, il avait mené une existence plus régulière, au bout de quelques semaines, les deux vices avaient fortement repris le dessus, et trop souvent il s'en rapportait à mistress Sidler et à Tony pour garder la maison, tandis que toute la nuit il courait à travers les

rues de Londres, les bars et les tripots. Or, M. Tony, en groom bien appris, suivant les exemples de son maître, surtout lorsqu'ils étaient aussi déplorables, et mistress Sidler ayant pour le grog très fort un goût excessivement prononcé, on voit de quelle belle façon la petite pouvait être bien gardée.

Tous les gens qui raisonnent devraient se dire qu'un homme qui s'adonne à la fois au jeu et à l'ivresse est fatalement destiné à sombrer.

Richard Barclay se trouvait en proie depuis quelques jours à un violent marasme. Le jeu l'avait fortement étreint. Il avait eu affaire, au poker aussi bien qu'au baccara, à plusieurs drilles qui devaient être terriblement forts et en savoir beaucoup plus que lui.

D'autre part, M. Hompstead, le directeur de Foot-Dick, avait signifié à son pensionnaire que sa caisse était absolument bouclée et qu'elle ne s'ouvrirait désormais pour le clown que lorsque celui-ci aurait rattrapé son formidable arriéré.

Alors, comme Richard Barclay n'était pas un gars à se faire régaler par celui-ci ou celui-là, bien qu'il eût à tout instant la politesse facile et qu'il ne consentirait non plus à jamais jouer sur parole, l'existence ne lui apparaissait plus qu'au travers d'un verre noirci. Il devrait attendre le montant de sa rente mensuelle, et il s'en manquait bien d'une quinzaine de jours avant qu'il ne dût entendre sonner la benie échéance. Quinze jours à cette portion congrue, c'était, on peut s'en douter, essentiellement désagréable.

Il s'en allait donc, d'un pas dolent, dîner dans un restaurant dont la modestie se trouvait à la portée de ses faibles ressources, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom de théâtre :

— Monsieur Foot Dick.

Vivement il se retourna et se trouva en face d'un jeune gentleman, peu connu de lui, avec lequel cependant il s'était trouvé au bar et à la table de jeu à diverses reprises.

M. Isaac Backer était blond, de ce blond filasse que l'on rencontre fréquemment sur les bords de la Sprée, de petits yeux à fleur de tête, une mine fleurie et un sourire perpétuel qui errait sur ses lèvres ourlées.

Instinctivement Richard tendit sa main droite pour accepter celle qui lui était tendue, et répondit au salut aimable par un :

— Bonjour, monsieur Backer... charmé de vous voir.

Et la conversation s'engagea aussitôt entre les deux jeunes gens.

— Vous n'allez pas d'aussi bonne heure à votre cirque, je pense, M. Foot-Dick ?

Richard répondit négativement. Il se préparait à prendre son repas du soir, avant la représentation, et il aurait même le temps de dîner fort longuement.

La physionomie souriante de M. Isaac Backer laissa voir une sorte d'hésitation empreinte de timidité.

M. Backer et Foot-Dick s'étaient mis à cheminer côte à côte.

Au prix d'un violent effort, M. Backer parut vaincre tous ses scrupules, et s'arrêtant net au milieu du trottoir :

— Monsieur Foot-Dick... vous me croirez si vous voulez... mais je suis un homme très franc.

— Je n'en doute pas, monsieur Backer.

— Vous ne m'en voudrez donc pas, monsieur Foot-Dick, si je me permets de vous faire la proposition la plus franche.

— Une proposition ?

— Oui... Une proposition qui, si vous voulez bien l'accepter, me mettrait au comble de la joie !.....

Richard se montra assez étonné de pouvoir porter ainsi la joie de M. Isaac Backer à son comble.

— Et que faudrait-il pour vous rendre aussi heureux, monsieur Backer ?.....

— Accepter sans façon le modeste dîner que je voudrais avoir l'honneur de vous offrir.

Foot-Dick, nous devons l'avouer à sa louange, hésita tout d'abord. Connaissait-il assez M. Backer pour accepter de lui une politesse qu'il ne pourrait immédiatement lui rendre ?... Non, à coup sûr. D'autre part, dîner seul chez un regrattier et très chichement, c'était là perspective peu attrayante. D'autant que M. Isaac Backer insistait réellement d'une façon pressante. Tant et si bien que Foot-Dick se laissa bientôt faire une douce violence. Et le "oui" formel n'était pas plutôt prononcé que M. Backer se frottait vigoureusement les mains en donnant toutes les marques de la satisfaction la plus vive.

— Vous ne pouvez vous douter, monsieur Foot-Dick, combien je suis heureux et fier tout à la fois d'avoir l'honneur de traiter un grand artiste... doublé d'un grand seigneur.....

— Si vous continuez sur ce ton, — fit brutalement Richard, — je vous laisse là et je ne vais pas dîner avec vous.....

— Plein de talent !... et modeste, — termina M. Backer en joignant les mains et manifestant une admiration excessive. — Il a tout pour lui !... Tout pour lui !.....

Et après avoir discrètement étouffé ces derniers mots, M. Isaac Backer héla un cab, y fit monter son invité et donna l'adresse de l'un des grands restaurants de Londres, dans Regent-street.